

(...) Et c'est à ce moment qu'il advint ce phénomène surnaturel : l'homme qui me menaçait, la pièce tout autour de lui, les cartons, les meubles, les cadres aux murs, les toiles, les châssis, les chevalets, les taches de peinture maculant le sol, le garde mort au premier plan, celui mort à l'arrière-plan, le Bacchiacca agonisant (je n'entendais plus ses râles, ni aucun autre son), tout m'apparut comme un tableau parfaitement composé. Mais ce n'est pas tout : je vis des lignes se dessiner dans l'espace, formant une grille parfaitement géométrique, et je reconnus le schéma d'Alberti, sa pyramide de rayons convergeant vers un point unique. C'étaient les lois de la perspective qui prenaient corps devant moi, aussi nettes que si je les avais moi-même tracées à la règle ; je touchais la surface des choses, car ce n'était plus le monde réel que je voyais dans la profondeur, ou plutôt si ! mais je le voyais comme à travers la *camera obscura* de Messire Brunelleschi – que son nom soit honoré jusqu'à la fin des temps ! – et ainsi, l'espace d'une seconde, le monde m'apparut comme une surface plane, savamment quadrillée, dans toute la clarté éblouissante de la théorie qui nous fut révélée par ces génies suprêmes : Brunelleschi, Alberti, Masaccio, gloire à vous , qui êtes l'honneur de la Toscane éternelle ! Et ainsi, tandis que l'homme allait faire feu sur moi, car la mèche, je vous l'ai dit, achevait de se consumer (cela aussi je le percevais parfaitement), je vis – je vis ! – le point de fuite dessiné sur son front comme par Alberti en personne et, me remémorant ces paroles du grand maître qui me donnèrent du cœur : « C'est en vain que tu tends ton arc, si tu ne sais pas déjà où diriger ta flèche ! » - et moi je savais, je savais à cet instant ! – je déclenchais mon tir, et le carreau de mon arbalète, suivant la trajectoire parfaite que mon esprit avait *calculée* vint se ficher *exactement* entre ses deux yeux. Il bascula en arrière, le coup de feu se perdit dans le vide, et j'eus l'impression que la détonation me réveillait d'un long rêve d'une seconde.

Mais je n'avais pas rêvé. Je m'étais *souvenu* de la perspective. Et voici de quoi je veux vous entretenir, Messire Michel-Ange, mon cher Maître. Dans notre soif de trouver une nouvelle manière de peindre pour surmonter, ou plutôt contourner la perfection atteinte par nos pères, la vôtre, celle de Raphael et celle de Léonard, vous trois qui avez ramené les génies des siècles passés au

rang de précurseurs annonçant votre règne, cette lignée de prophètes toscans courant de Giotto à Botticelli avant l'avènement de la Sainte Trinité, n'avons-nous pas oublié ce qui faisait justement l'essence de cette perfection ? Ce n'est pas que nous l'ignorions : nous avons tous étudié la théorie d'Alberti. Mais, peu à peu, nous tous, del Sarto, Rosso,, Beccafumi,, Salviati, Pontormo, Bronzino, vous-mêmes d'ailleurs et vos amis romains, nous avons souhaité nous en affranchir, nous l'avons délaissée, nous l'avons méprisée. Et nous avons commencé à allonger les corps, à les faire flotter dans l'espace, à étirer nos raccourcis, à disposer nos paysages comme des songes, et plutôt que de le découper selon des principes mathématiques que nous jugions trop austères, à tordre le réel. L'ordre, la symétrie, nous sont devenus insupportables. Nous n'avons jamais renié nos grands ancêtres, Brunelleschi, Masaccio, Ucello, mais, tout en continuant à leur rendre hommage, nous les avons laissés de côté, comme des vieillards sourds n'ayant plus toute leur tête, ceux-là qu'on relègue en bout de table dans les banquets et à qui les autres convives n'adressent plus la parole qu'avec quelques phrases creuses, par pure politesse, au moment de les saluer, et auxquels on ne songe plus de tout le repas, sans penser que sans eux, il n'y aurait pas de mets, pas de vin, pas de banquet. Sans eux, il n'y aurait personne à la table, n'est-ce pas vrai ?